

François-Marie Banier, explorateur du genre humain

A la fois écrivain, photographe et peintre, l'auteur de « Balthazar fils de famille », arpente Paris tous les jours, sur une mobylette, muni de ses trois appareils photos, « à la recherche de l'humain »

MAIS QUI est donc François-Marie Banier ? Ou est-il et comment l'identifier ? Serait-il ce jeune homme trop doué qui, à 25 ans, en 1972, a écrit deux publiés très romans, *Les Résidences secondaires*, *Le Passé composé*, *La Tête la première* (tous en « Folio », Gallimard), et qui, sous son visage d'ange – blond et traits réguliers – cachait une insolence inouïe, boucault toutes les conventions du milieu littéraire, de la bourgeoisie, de la moralité ? Ou bien est photographe exposé à La Maison européenne de la photographie, à Paris, en 2003 ? Ou encore ce peintre qui montre peu son travail mais déjà ses collectionneurs ? Peut-être aussi ce diariste qui, à 57 ans, tient son journal, quotidiennement, depuis l'âge de 19 ans et ce le publiera pas de son vivant.

Le reconnaîtrait-on dans le portrait que font de lui ses ennemis, un homme fortuné et bien introduit chez les gens puissants, auteurs et écrivains célèbres, de Mitterrand à Aragon, de Paul Morand à Françoise Sagan, de Caroline de Monaco à Isabelle Adjani ? Ou dans ce promeneur solitaire et énigmatique qui arpente Paris tous les jours sur une Mobylette avec trois appareils photos « à la recherche de l'humain » ?

Il y a sans doute, dans chacune de ces images, un petit morceau du puzzle. Mais pour tenter de comprendre François-Marie Banier, il faut sortir de tous ces stéréotypes, et se demander « *for me life* », disait Aragon, avec un vigileur presque désespéré. Avant d'avoir une opinion sur François-Marie Banier, la lecture de *Balthazar fils de famille* (Gallimard, 1985) s'impose. Il y règle ses comptes avec une enfance terrible, d'humiliations et de violence. « Je suis parti de chez moi à seize, à peine 18 ans, si me content, si marrié, dit-il aujourd'hui. Et cette enfance m'a poursuivi longtemps. Mon père était venu de Hongrie à l'âge de 20 ans, il s'appelait alors Borys. Il avait d'abord été un ami, mais chez Crocqui, puis il est entré dans la production et il est devenu un bourgeois extrêmement raffiné et poli, et gentil. Il était, ma mère et lui, de ces gens qui veulent tout faire. Jamais dialogue ne s'est juste. Tout dépend de ce que pensent les autres. Tout ce qui me révolte. Alors, j'étais, considérant que je terminais le lycée, menacé de la maison de correction par des fariboles, ce qui m'a conduit à une tentative de suicide. A tout cela, j'ai préféré la rue. J'ai passé mon temps avec les clochards du quartier. Et des femmes abandonnées... »

Il n'y a pas très longtemps que François-Marie Banier s'est pacifié, à l'assès de mariages brièvement son double, son émotion ou sa joie, d'embrancher en serrant l'angle très fort, comme avec une tendresse violente. Il a canalisé tout cela par un disciple trop strict, par celui « *omne die* », « *il est vrai que, longtemps, dans mes photos, j'ai montré la solitude. Aujourd'hui, je vais plus dans la chair, du côté de la ten-*

dressé, de la sensualité. Je montre moins l'homme perdu, un peu vite dire que je suis méfiant. » « Ma discipline ? Je fais 40 kilomètres par jour dans Paris. Je photographie, 200 ou 300 clichés. Les bons jours, il en reste deux. J'y vais de 7 h 30 à 9 h 30, le centre, je lis le journal, puis j'écris jusqu'à 13 heures – et parfois encore une demi-heure le soir, avant minuit. Soit, je retourne photographe vers 17 heures. Je peins en rentrant de cette séance, avant le dîner. Quand je suis à la campagne, en week-end ou pendant des photos ou sur des toiles. »

« DES VÉRITÉS BOULVERSAANTES »

Pourquoi peindre et écrire sur ses photos – encore une singularité de François-Marie Banier qui suscite la controverse ? « Quand j'ai eu envie d'écrire sur les photos, c'était pour changer l'équilibre. Voir la photo comme une surface peinte. Lui donner de la vie. Une autre vie. Faire que la forme soit restée. Certains visages appellent quelque chose d'autre. Comme le parfum que se met une femme change tout de cette femme. Mais c'est grâce à mes conversations avec Martin d'Orgeval, qui s'occupe de toutes mes expositions, que je parvins à l'économie de l'écriture sur la photo. Moi, j'ai souvent tendance à vouloir danner à pleu, notre trap. »

Que ce soit pour lui en faire reproche ou pour l'en féliciter, on dit souvent de François-Marie Banier, le photographe, qu'il marie le glamour et le désastre, passant de la beauté des stars à la difformité des éclopés, à la misère et au malheur des destins contraires. Rien ne le met plus en rage. « Je ne comprends pas qu'on me parle d'égales. On veut de plus en plus vivre dans un univers asséché, peuplé de vies lasses. Ces gens ont des vérités absolument bouleversantes, un caractère extraordinaire, je dirais la monstruosité. Le seul clin d'œil qui m'amuse, je le reconnais, mais ce n'est pas monstrueux, c'est l'humain, la beauté, ce n'est pas monsieur au visage avalé qui est comme un per-

Dans « On the Edge », « des personnages jamais pitoyables », selon Michel Tournier

Dans le catalogue de l'exposition de photographies de François-Marie Banier, *On the Edge*, qui vient de se terminer le 1 octobre à Krefeld, en Allemagne, figurent, en avant-propos, deux textes. L'un du romancier Michel Tournier, l'autre du conservateur du Musée de Kunst, Martin Hentschel, qui a conçu l'exposition.

« Ce nous dit l'œuvre de François-Marie Banier », écrit notamment Michel Tournier. « Ce qui frappe au premier abord, c'est sa force. Il nous montre des pauvres, des vieillards, des infirmes, des excentriques, des gens peut-être. Mais ces personnages ne sont jamais pitoyables. Ils ne nous viennent pas ou-dessus de la ceinture. Il y a en eux une intense, une affirmation de soi, une volonté d'être qui réchauffe le cœur. »

BIOGRAPHIE

► **1947**
Naissance à Paris.

► **1969**
« *Les Résidences secondaires* », premier roman (Grasset).

► **1991**
Exposition de photos au Centre Pompidou.

► **2003**
Exposition à la MEP.

► **2004**
Exposition à Krefeld et à Paris, Galerie Hussenot (jusqu'au 16 octobre).

sonnage du Greco, cette femme belle et seule dans la square près du Bon Marché, digne, qui ne laisse la photographie tout en me disant « quelle vulgarité », tous ces gens qui cherchent comment affronter la vie, comment s'en sortir. Je ne veux pas de l'aneccdotique. Je veux aller au fond. Et je vais au feu. » « Aller au feu », c'est ce que Banier a toujours fait. Se mettant en danger sans même

y penser. Abordant François Mitterrand dans la rue. Téléphonant, visage homme incontra, à Françoise Sagan. Demandez un rendez-vous à Salvador Dalí. « Je n'ai pas rencontré tous ces gens parce que je connaissais quelqu'un qui connaissait quelqu'un qui... mais parce que j'y suis allé. Parce que, depuis que je suis enfant, j'y vais, j'affronte, je ne m'occupe pas de ce qu'on va penser, de savoir si on va m'accueillir ou me jeter. On dit des choses sur moi, et on ne connaît rien de moi. Fenteuses des phrases toutes faites. Par exemple, on me voit comme un touche-à-tout. Mais dans chaque chose que je fais, je me plonge totalement. On a dit encore que j'étais un écrivain au regard de photographe, un photographe à l'œil d'écrivain. Moi, je ne me qualifie ni d'écrivain ni de photographe. Je suis des « *troneurs* ! »

Derrière cette affirmation de soi, cette bagarre gagnée contre soi-même, pour préserver, contre les malheurs de l'enfance, ce propos exprimé dans *Balthazar* : « *On n'a qu'un seul âge dans la vie, on l'attrape en naissant et on le garde* », François-Marie Banier est un sévère critique de lui-même, trop sévère, comme Françoise Sagan naufrage : « Rien de ce que je fais n'est finalement bon, je trouve. Et je n'ai pas encore vraiment écrit "mon livre". » Lui demande-t-on de se définir, puisqu'il s'écrit écrivain, peintre, photographe ? « Je me pense... égaré. » Ou plutôt décalé, totalement à l'écart des images sociales dans lesquelles, depuis trente-cinq ans maintenant, on essaie, en vain heureusement, de l'enfermer.

Photo : Paris, mars 2004. Extrait du catalogue de l'exposition « On the Edge », © François-Marie Banier.



MURIEL GONZALEZ / A. VANO

« Ce qui m'intéresse c'est l'humanité, la beauté, ce vieux monsieur au visage avalé qui est comme un personnage du Greco, cette femme belle et seule dans la square près du Bon Marché. (...) Je ne veux pas de l'aneccdotique. Je veux aller au fond »